

EDGAR MORIN

Pour résister à la régression

dialogues



 ***l'aube***

POUR RÉSISTER À LA RÉGRESSION

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2018
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3170-0

Edgar Morin

Pour résister à la régression
dialogues

éditions de l'aube

AVANT-PROPOS

Edgar Morin

Ce livre rassemble des composants complémentaires pour la refondation d'une pensée qui puisse affronter les grands défis de notre temps.

À la différence de tous ceux qui croient que le mode de penser dominant (réducteur, disjonctif, quantitatif) traite de façon pertinente les problèmes de la société et du monde, je crois en la nécessité d'une pensée complexe apte à relier les savoirs dispersés et compartimentés. C'est cette pensée qui anime les textes ici rassemblés.

À la différence de tous ceux qui croient que nous disposons des instruments de connaissance *ready made*, « prêts à fonctionner », je suis persuadé qu'il faut s'interroger au préalable sur la connaissance, laquelle n'est jamais photographie ou image fidèle de la réalité, mais reconstruction mentale à partir des données sensorielles. D'où la nécessité d'une connaissance de la connaissance qui détecte ses pré-supposés et ses risques permanents d'erreur et d'illusion. Les risques d'erreur et d'illusion n'ont nullement disparu à l'ère de l'information et de la communication. Ils se sont au contraire multipliés, car toute communication comporte un risque d'erreur, comme l'a montré la théorie de Shannon.

Ils n'ont pas disparu dans la théorie, même scientifique, car toute théorie, y compris scientifique, comme l'a indiqué Popper, peut être réfutée – ce qui est arrivé à presque toutes les théories scientifiques du XIX^e siècle, et ce qui peut arriver à nos plus grandioses théories cosmologiques. Mais, surtout, chaque être humain court sans cesse le risque d'erreur et d'illusion dans les choix et les décisions de sa vie professionnelle, sentimentale, civique, politique. De même, l'histoire nous montre que de grandes décisions politiques aboutissent non au triomphe voulu, mais à la catastrophe. C'est pourquoi j'ai proposé avec insistance dans mon livre *Sept savoirs nécessaires à l'éducation*¹, et ici dans le dialogue avec des écoliers, que la connaissance des erreurs et des illusions que peut engendrer la connaissance soit introduite dans les programmes comme une matière fondamentale.

De même, il y a un trou noir dans la connaissance de ce que nous sommes, nous humains. Ce qui était nommé « anthropologie » au XIX^e siècle cherchait à constituer une science réflexive de tout ce qui est humain. Aujourd'hui, la notion d'anthropologie est rétrécie aux sociétés sans écriture. Or si jamais il n'y eut autant de connaissances sur l'humain, jamais, comme l'a dit Heidegger, on n'a moins su ce qu'était l'être humain. En fait, l'humain est une trinité individu/société/espèce où les trois termes interdépendants s'engendrent l'un l'autre. Connaître l'humain ne peut se borner à relier entre elles les sciences dites humaines, mais oblige à intégrer la nature biologique de l'humain, qui elle-même est constituée de matière physico-chimique, laquelle s'est élaborée au cours de l'histoire de l'univers. Comment

1. Edgar Morin, *Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil, 1999 ; rééd. poche 2015.

oser faire de la politique si l'on ne considère pas la nature complexe de l'individu humain qui est bipolairement *sapiens* et *démens*, *faber* et *mythologicus*, *economicus* et *ludens*?...

À partir donc d'une problématique infrapolitique et suprapolitique à la fois, plusieurs des composants de ce livre vont essayer de donner un sens régénéré au mot désormais vidé de tout contenu et brisé en miettes en dépit du majestueux LA unificateur : LA gauche.

Cela suppose une réunification des sources qui à l'origine communiquaient les unes avec les autres, mais dans la division : la source libertaire, qui porte à l'épanouissement de l'individu, la source socialiste, qui porte à l'amélioration de la société, la source communiste, qui porte à la communauté et la fraternité ; à quoi il faut ajouter la source écologique qui restitue notre relation avec la nature.

Cela dit, il faut comprendre pourquoi nous sommes en une époque régressive généralisée en tout continent et pourquoi, particulièrement en France, il y a le dépérissement du peuple de gauche et de sa culture humaniste/universaliste.

Et nous arrivons à la nécessité de proposer une nouvelle Voie politique ; ce que j'ai fait dans le dialogue avec François Hollande, lequel, certes très amical, a dédaigné mes propositions qui à mes yeux restent actuelles.

Le lecteur pourra donc, je l'espère, trouver dans les textes ici réunis éléments et aliments à sa réflexion, invitation à repenser et incitation à la résistance. Toute régression doit stimuler une résistance, et toutes les résistances constituent des îlots de sauvegarde des valeurs essentielles pour nos vies et en même temps d'éventuels points de départ pour un nouveau transformateur.

DIALOGUE SUR LA NATURE HUMAINE¹
avec Boris Cyrulnik

1. Éditions de l'Aube, 2000.

BORIS CYRULNIK. — Je vous surveille depuis longtemps – il m’arrive même de vous lire – et j’ai l’impression que nous jouons un peu dans la même équipe mentale. Je suis ravi de trouver ici un collègue. Je vous vois en effet mettre votre nez partout et c’est exactement le reproche que l’on me fait. Je pense que sur le plan des idées, nous avons le choix. Soit nous décidons d’être spécialiste, une situation tout à fait confortable intellectuellement puisqu’il nous suffit d’accumuler de plus en plus d’informations sur un point de plus en plus précis : on finit alors, comme le dit le dogme, par tout savoir sur rien. Soit nous décidons d’être généraliste, c’est-à-dire de mettre notre nez, un peu à chaque fois, dans la physique, la chimie, la biologie, la médecine légale, la psychologie : on finit alors par n’être spécialiste en rien, mais on a la meilleure opinion sur la personne qui nous fait face et que l’on appelle l’homme. Ce sont deux attitudes, deux politiques du savoir totalement différentes...

En vous lisant, j’ai l’impression d’avoir trouvé une attitude mentale portée vers l’homme.

EDGAR MORIN. — C’est juste, mais je repousse cette idée qu’il nous faut toujours et forcément nous situer dans l’alternative, ou bien être spécialiste et avoir un savoir pertinent, reconnu par les collègues, les universités et les institutions ; ou bien être généraliste et détenir un savoir absolument inconsistant. Il s’agit justement d’éviter cette

alternative, ce qui est d'ailleurs le cas dans la science écologique, par exemple. La compétence de l'écologue touche les modes de régulation et de dérèglement des différents éléments qui constituent un écosystème. Jouant un rôle de chef d'orchestre, il va faire appel au savoir du botaniste, du zoologiste, du microbiologiste, du géologue, etc. Il en est de même en ce qui concerne les sciences de la terre : depuis la découverte de la tectonique des plaques, la Terre s'étudie comme un système très complexe, dont tous les éléments sont en relation. D'une manière générale, dès que vous avez un objet où tous les éléments sont en relation, vous faites appel aux différents spécialistes concernés par cet objet, tout en vous cultivant, en incorporant les connaissances clés de leurs disciplines.

J'en viens alors à l'idée très importante de la culture. Qu'est-ce que la culture ? C'est le fait de ne pas être désarmé quand on vous place dans différents problèmes ! Par exemple, être cultivé historiquement signifie que lorsque l'on vous parle de la Bosnie, vous possédez un minimum de connaissances pour situer la Bosnie dans son histoire, son contexte géographique, l'histoire du communisme, des Balkans, etc. En fait, le vrai problème est de pouvoir faire la navette entre des savoirs compartimentés et une volonté de les intégrer, de les contextualiser ou de les globaliser. Pour vous donner mon propre exemple, celui d'un livre qui s'appelle *L'Homme et la Mort*. Pourquoi un tel livre ? Sans doute parce que j'étais fasciné par ce sujet, une pulsion inconsciente qui vient peut-être de la mort de ma mère – j'avais 10 ans –, mais aussi de celle que j'ai frôlée pendant la Résistance, de celle de beaucoup de mes amis... J'ai donc décidé d'étudier les attitudes, les conceptions humaines devant la mort. Cela se passe en 1950. Or vous savez qu'il n'existait pas, et qu'il n'existe presque toujours

pas, une thanatologie, une science des choses de la mort. Pour écrire ce livre, j'ai été obligé d'étudier les ouvrages d'ethnographie consacrés aux conceptions de la mort dans les sociétés archaïques, mais aussi ceux sur les religions, sur les mythes... J'ai étudié la conscience adulte de la mort, les attitudes des philosophes lorsqu'ils ne croient plus en l'immortalité, les religions du salut, les problèmes de la mort dans nos civilisations contemporaines; j'ai dû aussi me demander ce que signifiait la mort d'un point de vue biologique. Mon investigation m'obligeait d'aller de la biologie à la mythologie. En faisant ce travail, je me suis rendu compte que ce que l'on appelait l'anthropologie – la science de l'homme – était quelque chose de tronqué, de mutilé. Dans l'anthropologie culturelle ou sociale, on éliminait en effet totalement l'homme biologique. Dans une vision où les déterminations étaient purement matérielles, on considérait que les mythes étaient de la superstructure, alors que ce sont des choses très profondes dans la réalité humaine. Je crois que c'est la raison de notre rencontre. Pour vous comme pour moi, on ne peut parler de l'être humain, sans le considérer à la fois comme un être biologique, culturel, psychologique et social. Nous nous rencontrons parce que nous savons que le fantasme, l'imaginaire ou le mythe sont des réalités humaines fondamentales.

Boris Cyrulnik. — Je pense que l'Occident est effectivement un fragmenteur – et encore « frag », ce n'est pas sûr! C'est d'ailleurs la fragmentation (c'est-à-dire ce qui consiste à faire des objets partiels) qui a donné à l'Occident le pouvoir technique et intellectuel. Or si cet objet partiel creuse, va de plus en plus loin, fait de bonnes performances en laboratoire, cela n'est pas forcément le cas dans la vie. La pensée occidentale (et c'est son grand piège) a fini par

croire que la partie peut être séparée du tout, alors que la partie est un élément du tout. Nos spécialistes ont fait des performances tellement bonnes que leur discours social admet que le morceau peut être séparé du tout. On fait une partie, une découpe artificielle, mais une découpe didactique. Après l'avoir manipulée expérimentalement, on oublie ou l'on refuse de la réintégrer dans le tout. Il s'agit là d'une faute de pensée. Vous avez pris la mort comme objet d'enchaînement et de réflexion. Comme vous l'écrivez effectivement dans *L'Homme et la Mort*, cet objet de pensée doit partir de la biologie. À quoi ça sert biologiquement de mourir? On ne s'est jamais vraiment posé la question; je crois même que notre Occident l'a bien refoulée. Or quelques pages de votre livre parlent déjà d'éthologie, de la non-représentation de la mort chez les animaux. Et vos interrogations de 1951 sont toujours d'actualité. Dans un siècle ou deux, lorsque nous aurons enfin les réponses, nous nous donnerons rendez-vous pour en parler... En fait, le contresens est d'avoir fait croire qu'un objet de science pouvait être cohérent alors qu'il est un morceau du réel, arbitrairement découpé par la pensée, la technique et le laboratoire. Lorsque l'on observe la place de l'homme dans le vivant, on arrive à la conclusion que l'homme seul ne peut plus penser seul, qu'il est obligé de s'entourer d'une équipe. Le piège de la pensée serait de faire un galimatias théorique, une sorte d'œcuménisme des genres. Ce n'est pas du tout cela! Il s'agit d'associer des gens de disciplines diverses pour éclairer un même objet différemment. Chacun reste ce qu'il est, simplement il doit apprendre à parler avec un autre. Le biologiste reste biologiste, mais il peut tenter une passerelle et trouver la richesse d'un psychanalyste ou d'un sociologue.

Edgar Morin. — Mais il y a besoin d'un long commerce pour que l'interdisciplinarité devienne féconde; sinon, un peu comme à l'Onu, chacun voudra défendre sa frontière et son territoire! Poursuivons ce que vous avez dit sur la fragmentation. Bien entendu, on finit par croire que les frontières artificielles entre disciplines sont les frontières qui correspondent à la réalité; cela est une première illusion. Mais c'est toute la réussite de la science. On a même oublié que l'expérimentation consistait à prendre un corps hors de son milieu naturel et à le faire travailler, à l'influencer dans un milieu artificiel. On a développé les techniques de manipulation dans tous les domaines en oubliant du même coup la réalité des êtres vivants, des êtres humains. Aujourd'hui, le déferlement des pouvoirs manipulateurs de la science, depuis l'énergie atomique jusqu'à la génétique, est tel qu'il pose un vrai problème. Nous avons la puissance, mais pas la vraie connaissance et pas du tout la sagesse... Un autre vice est celui de la réduction. On croyait connaître un ensemble en définissant les éléments séparément. Dès le XVII^e siècle, deux types de pensée s'opposaient. Celui de Descartes (qui a triomphé) disait: « Quand je vois un problème très compliqué, je divise ses difficultés en petites parties et une fois que je les ai toutes résolues, j'ai résolu le tout ». Celui de Pascal disait: « Je ne peux pas comprendre le tout si je ne connais pas les parties et je ne peux pas comprendre les parties si je ne connais le tout », invitant à une pensée en navette. Pascal n'a malheureusement pas été entendu, ni même compris. La pensée complexe essaie en effet de voir ce qui lie les choses les unes aux autres, et non seulement la présence des parties dans le tout, mais aussi la présence du tout dans les parties. J'ai en mémoire les mots d'un ami astrophysicien qui, à un œnologue qui lui demandait ce qu'il voyait dans un verre de vin, lui répondait: « Je vois

l'origine du cosmos car l'hydrogène s'est formé dans les premières minutes, je vois les soleils antérieurs aux nôtres pour les atomes de carbone, je vois les débuts de la Terre avec la formation des macromolécules, l'apparition de la vie, le développement du monde végétal, de la vigne sauvage, les progrès de la technique dans le contrôle électronique de la fermentation, de la température, etc. » Cet ami a vu tout cela dans un verre de vin ! Je crois que l'on est encore loin d'avoir compris la nécessité de relier. Relier, relier, c'est sans doute le grand problème qui va se poser à l'éducation... Concernant l'éthologie, ce qui m'a frappé et dont j'ai fait état dans mon livre anthropologique, *Le Paradigme perdu* [Seuil, 1973], c'est combien l'étude isolée du chimpanzé en cage et en laboratoire était incapable de percevoir quoi que ce soit des chimpanzés. On pensait pouvoir mesurer leur intelligence en mettant trois tabourets et une banane accrochée au plafond et en calculant le temps qu'ils mettaient pour attraper le fruit. Or il a suffi qu'une humble personne, sténodactylo à l'origine, aille passer quelques années dans le milieu naturel des chimpanzés pour découvrir une société extrêmement complexe, des rapports entre individus très différenciés – l'absence d'inceste par exemple entre les garçons adultes et leur mère, un monde insoupçonné complètement détruit par le laboratoire et l'isolement. Et ce qui vaut pour l'éthologie vaut pour toutes les sciences ! Ce que j'appelle l'éco-organisation, c'est que tout être vivant, et notamment humain, possède à l'intérieur de lui-même l'organisation de son milieu. Nous parlons parce que nous avons à l'intérieur de nous la culture, le langage, les connaissances de notre société. Du fait même que nous mangeons des aliments, nous avons aussi de l'énergie extérieure et l'organisation se trouvant dans ces aliments... Autrement dit, le monde extérieur est à l'intérieur de nous dans un dialogue permanent.

Penser en terme contextuel nous fera certainement faire des progrès décisifs et pas seulement cognitifs. Aujourd'hui, toutes ces connaissances fragmentaires ont quelque chose de mortel. On a créé des catastrophes naturelles en détournant des fleuves en Sibérie ou en faisant des barrages inconsidérés, on détruit des cultures dans une logique économique close. Il s'est développé ce que j'appellerai une intelligence aveugle aux contextes et qui devient incapable de concevoir les ensembles. Or nous sommes dans un monde où tout est en communication, en interaction...

Boris Cyrulnik. — On pourrait effectivement proposer l'idée qu'une logique isolée n'est pas logique. Mais Descartes, puisque nous parlons ici de lui, nous a fait un coup bénéfique, car en coupant l'homme et l'animal, le corps et l'âme, il a pu constituer un objet de science. Si on pense qu'un arbre est le lieu de nos ancêtres, il devient une personne et l'on ne songe pas à le fendre pour observer les tubulures, la montée de la sève, car il serait appauvri par la coupure... Mais l'effet bénéfique est que l'on peut le considérer comme un objet de science. Descartes nous a rendu service car il a permis de considérer l'autre comme un objet de science, d'autoriser la dissection, la médecine expérimentale. Bien entendu, il y a aussi un effet maléfique. La logique isolée n'est pas logique, puisque, la partie ne pouvant être séparée du tout, il faut réintégrer les grandes performances des laboratoires dans le contexte, c'est-à-dire s'associer pour penser, faire des équipes de pensée et d'échanges...

Dans un laboratoire, on peut démontrer par exemple, de manière logique et cohérente, que l'effet psychopharmacologique de deux comprimés de vitamine B6 est égal à celui d'un comprimé de vitamine B12. Or cela est une pensée parfaitement absurde. Si nous apprenons, en termes d'individu,

à raisonner dans un contexte et une histoire, nous porterons un nouveau regard sur l'anthropologie. Ce ne sera plus une anthropologie « morceau par morceau » – la biologie contre la culture, l'inné contre l'acquis, l'homme contre son groupe social –, mais au contraire l'intégration d'un morceau dans le tout, où l'individu vit, fonctionne avec les échanges, les passerelles et toutes les navettes nécessaires. À ce moment, l'homme prend sa place dans la nature, il n'est pas contre la nature, surnaturel ni antinaturel, mais il garde sa place d'homme. Il devient alors un peu comme un centaure. La coupure ne passe plus entre l'homme et l'animal, elle n'est plus la coupure didactique qui a permis de faire de bons objets de laboratoire... Elle n'est plus cette coupure ontologique qui faisait de l'homme un être surnaturel par nature, au-dessus ou contre les animaux – cela donnait une quantité de discours cohérents, logiques dans leur système clos; l'homme devait s'arracher à la nature, l'homme n'était radicalement pas un animal, etc. Or lorsque l'on regarde l'homme en centaure, on comprend qu'il a ses pattes de cheval plantées dans la terre et que, progressivement, graduellement, il finit par arriver au stade du cerveau humain. Celui-ci est d'ailleurs le seul parmi les cerveaux des êtres vivants à pouvoir totalement décontextualiser une information. Le seul donc à être apte à faire signe, signe avec des gestes, des sonorités, des vêtements, etc. Dans un univers de centaure, tout fait signe! Mais que l'on se rende bien compte que, avant d'arriver à faire signe, le centaure a ses quatre pattes plantées sur terre avec son corps de cheval. Pour étudier l'homme dans son ensemble, il s'agira alors de donner la parole au biologiste – au spécialiste des pattes de cheval –, mais aussi au linguiste, au sociologue qui, eux, prendront un autre niveau du même objet centaure. On réintègrera nos morceaux de connaissance dans un être vivant qui est l'homme dans la nature...

Edgar Morin. — À condition d'opérer en même temps une réforme des structures de pensée! Car, comme vous venez de le dire, il ne suffit pas de juxtaposer les apports du sociologue, du psychologue, du biologiste, il faut les raccorder. Je crois vraiment que l'on est victime d'un mode de pensée alternatif. Ou l'homme est naturel, et on le réduit alors à la nature, au comportement des chimpanzés, à la sociobiologie ou aux gènes; ou l'homme est surnaturel, et son corps n'est alors qu'un vague support, tandis que le reste prend le nom d'esprit, de psychisme et de culture... Or seule une autre structure de pensée peut nous permettre de concevoir en conjonction, et je dirai même en implication mutuelle, ce qui est vu en disjonction. Ce qui m'a intéressé lorsque j'ai écrit *Le Paradigme perdu* – et d'après les données apparues dans la science de la préhistoire et l'éthologie animale –, c'est que l'on pouvait plus ou moins reconstituer le roman de l'homínisation et envisager l'émergence, à une période donnée, du langage. On imagine très bien ces sociétés homíniennes multiplier leurs capacités techniques, leurs échanges de toutes sortes, y compris affectifs, et pour lesquels un langage se forme... En outre, le bipédisme libère la boîte crânienne, créant une sorte de caisse de résonance qui permet à l'être humain, contrairement aux autres mammifères, de chanter. À un moment, notre langage à double articulation fait irruption et nous donne les moyens d'avoir un vocabulaire illimité, de créer une syntaxe, etc. Que se passe-t-il alors? Eh bien, la culture, qui ne se trouve pas héréditairement intégrée, émerge et se transmet par apprentissage. Non seulement la culture naît au cours d'un processus naturel, mais elle s'autonomise relativement et permet ainsi le développement de l'humanité. L'une des hypothèses qui m'avait séduit était celle-ci : il y aurait déjà eu à l'étape ultime, celle d'*Homo sapiens*, un berceau culturel

favorable à l'éclosion d'un gros cerveau – ce gros cerveau qui dépasse en tous points celui de l'*Homo erectus*. Si la culture est le produit d'une évolution naturelle, le dernier stade de cette évolution ne pouvait se faire sans l'existence de la culture. Là, nous ne parlons plus seulement de coupure épistémologique, mais aussi de soudure ontologique. Nous parlons du cerveau avec un langage spécifique, chimico-électrique (synapses, connexions...), et de l'esprit avec le langage des mots, des phrases, des idées, etc. Le cerveau est vu sous l'angle biologique et l'esprit sous l'angle culturel – d'ailleurs, on traite le cerveau dans les départements de biologie et l'esprit dans les départements de psychologie. Or cerveau et esprit sont absolument indissociables. Bien sûr, je ne crois pas que l'on puisse unifier les deux approches, mais elles devraient au moins communiquer. Comment ne pas les dissocier ? Je pense qu'il y a ici un problème de réforme de pensée. L'idée qui me semble très importante est celle d'émergence. Dès que vous avez un ensemble organisateur, il produit des qualités nouvelles qui ne sont pas dans les éléments isolés. Or, pour que l'esprit émerge du cerveau, il faut non seulement que ce cerveau fonctionne, mais aussi que le fonctionnement de ce cerveau soit stimulé par l'environnement maternel, le langage que l'on apprend, la culture. Autrement dit, l'esprit n'est possible que s'il y a culture et cerveau. Un être qui n'a pas connu la culture n'est plus qu'un primate du plus bas rang, il ne peut développer ses facultés intellectuelles. Nous réalisons alors l'interdépendance formidable entre ce que l'homme a de culturel et psychologique et ce qu'il a de cérébral et biologique. Si nous n'avons pas cette conception de l'émergence, nous continuons à découper et découper encore...

Boris Cyrulnik. — Vous écoutant parler d'émergence, je pense à Paul Valéry qui, lui, parlait de la deuxième naissance de l'homme, la naissance parolière après – et rendue possible par – la naissance biologique. L'homme naît d'abord, puis il naît à la condition humaine. Le phénomène de coupure dont on parlait nous a joué le vilain tour de cliver notre représentation de l'homme dans le vivant. Biologiquement, l'une des caractéristiques humaines essentielles n'est pas l'inceste, car on sait maintenant que chez les animaux en milieu naturel (mais pas en zoo ou en milieu domestique), il y a une inhibition du comportement sexuel.

À mon avis, la principale caractéristique biologique de l'homme dans le vivant est la néoténie, une lenteur extrême de développement. En clair, l'homme peut devenir adulte et se reproduire alors que son cerveau est encore à l'état foetal. On voit cela dans les maladies d'Alzheimer ; dans le cerveau qui fond, cesse de fonctionner ou disparaît, d'autres cellules continuent à bourgeonner...

Edgar Morin. — Certes, l'idée est classique de dire que les cellules du cerveau ne se renouvellent pas, mais ne dit-on pas que certains oiseaux comme les canaris ont des cellules cérébrales qui se renouvellent ? Enfin, je crois...

Boris Cyrulnik. — Les neurologues disent qu'à partir du stade foetal, les cellules cérébrales commencent à disparaître

alors que d'autres bourgeonnent et créent de nouvelles voies synaptiques, de nouveaux circuits neuronaux. Cela est vrai dès lors qu'il y a un cerveau, qu'il s'agisse des 20 000 neurones de la limace de mer ou des milliards de neurones de l'homme. En somme, comme l'affirme Cioran, le drame n'est pas tellement de mourir, mais d'être né, puisque la mort commence à la naissance. Mais dans le monde vivant, l'avantage de la néoténie est que l'homme peut biologiquement continuer à façonner son cerveau, sous l'effet des pressions de l'environnement. Cela est-il génétique ou environnemental? On ne peut répondre à cette question... ou alors uniquement de manière idéologique, c'est-à-dire que l'on envoie des lettres anonymes, on exclut, on disqualifie l'autre – les coups les plus bas sont ceux qui portent le mieux. En revanche, si l'on emploie le terme d'émergence, ou encore les termes de gradualité, de gradient, on peut raisonner différemment et proposer l'idée suivante: un petit d'homme qui arrive au monde ne peut devenir qu'un homme (puisqu'il a un programme génétique d'homme) et mille hommes différents selon son façonnement affectif, maternel, familial et social. Même la société peut participer à la structuration du cerveau! La preuve est évidente: vous avez parlé des animaux isolés – en expérience éthologique, on les appelle les Gaspar Hauser, du nom de la légende de Gaspar Hauser en Allemagne au début du XIX^e siècle. Eh bien, un petit singe en situation Gaspar Hauser, privé de ses parents ou ayant subi un isolement sensoriel accidentel, ne peut même pas développer son programme génétique. Il ne peut pas devenir singe s'il est privé d'un autre singe. Et un homme (dont le cerveau est capable de vivre dans un univers imperçu) qui se trouve privé d'altérité humaine ne peut développer ses promesses génétiques.

Edgar Morin. — Et il ne peut même pas développer son aptitude au langage, qui s'abolit au bout d'un certain nombre d'années.

Boris Cyrulnik. — ... Et il ne peut en effet arriver à la deuxième naissance, qui est celle du langage. En fait, on en revient à cette importance de raisonner en termes d'émergence ou de gradualité. À cet instant, on peut faire des découpes d'objet – puisqu'il faut faire des réductions scientifiques, didactiques, arbitraires –, mais il faut réintégrer ensuite nos petits fragments de vérité dans un discours, notre mot dans une phrase. C'est seulement là que tout peut prendre du sens.

Edgar Morin. — Je pense qu'il y a non seulement deux naissances, mais plusieurs naissances de l'humanité. Et puis, de toute façon, il fallait absolument rompre avec cette idée que l'*Homo sapiens* surgissait, telle Minerve, de la cuisse de Jupiter avec la raison, le langage et la technique prêts à fonctionner! Nous savons maintenant que l'histoire a commencé il y a quelques millions d'années – et l'on recule de plus en plus. Une première naissance commence au début de l'hominisation (l'homme n'a qu'un cerveau de 600 cm³, à peine plus grand que celui d'un chimpanzé), avec la bipédisation, la vie dans la savane, la course, les abris. Il y a une autre naissance avec la domestication du feu et peut-être l'apparition du langage, si celle-ci précède effectivement l'apparition de notre espèce. Une troisième naissance a incontestablement lieu avec l'*Homo sapiens* (cela correspond aux sociétés archaïques) puisque l'homme développe considérablement ses techniques, ses capacités de représentation artistique, son imaginaire, ses croyances et ses mythologies. La Terre a été recouverte par des

sociétés archaïques qui, si diverses soient-elles, obéissent à peu près au même système, des sociétés sans État, très peu différenciées et fondamentalement constituées de chasseurs ramasseurs. Suit enfin une autre naissance, celle des sociétés historiques, qui commence à apparaître il y a sept, huit ou dix mille ans et qui se développe en détruisant les sociétés archaïques – il s’agit d’un véritable génocide qui est en train de se terminer actuellement en Amazonie ou dans les glaces polaires. Cette naissance des sociétés historiques comporte l’agriculture, les villages, les milices, les villes, l’État, la souveraineté, la guerre, l’esclavage, les grandes religions, la philosophie, l’intelligence, toutes choses absolument ambivalentes. Aujourd’hui, la question est de savoir s’il y aura une nouvelle naissance de l’humanité – en somme la capacité de l’être humain, des groupes et des sociétés à se confédérer pacifiquement sur la Terre. Je pense qu’il faut effectivement cesser de voir l’humanité comme quelque chose de donné, de fixé, mais plutôt comme le produit d’un devenir toujours très ambivalent... Vous avez insisté sur l’importance de la néoténie, liée effectivement au gros cerveau. En même temps que le cerveau se développe, l’être se juvénilise. L’adulte humain a même les caractères du nouveau-né singe ! Il a le visage droit, il n’a pas de poils et son pénis n’est pas dégagé (un certain nombre de civilisations ont d’ailleurs terminé l’œuvre de la nature avec la circoncision). Il est clair que les adultes ignorent qu’ils demeurent des êtres infantiles, du reste à la fois pour le pire et pour le meilleur, puisqu’ils gardent des curiosités d’enfant, sont capables de chercher, demeurent disponibles – malheureusement, dans nos sociétés bureaucratiques, toutes ces qualités s’atrophient très souvent. J’ajoute aussi le surgissement désordonné du rêve, du rêve du sommeil nocturne, mais surtout des fantasmes qui viennent à l’état de veille. Dans le fond, je pense que tout être a en

lui, d'une façon plus ou moins refoulée, tous les âges de la vie – le nouveau-né, dont la gravité est fabuleuse à regarder, est déjà un vieillard possesseur d'une sagesse immémoriale dont il n'est évidemment pas conscient. Je dirais même que l'idéal humain serait d'avoir vivants en soi ces âges de la vie, entendu que la vieillesse soit une bonification et non pas une vinaigrisation!... Un petit mot sur l'inceste (ou plutôt les inhibitions d'inceste dont vous avez parlé), qui est extrêmement important puisqu'une grande partie de l'armature de la théorie freudienne est fondée là-dessus... Il n'existe pas chez les chimpanzés l'inceste père-fille, parce qu'il n'y a pas de père. Le père qui ne sait pas qu'il est père peut donc coucher avec sa fille. Finalement, le père fait irruption très tardivement dans l'histoire de l'humanité (s'imposant dans la famille avec sans doute des désirs pour les filles), contrairement à ce qu'avait pensé Freud, pour qui tout commence par le meurtre du père. La thèse de Moscovici m'avait assez séduit: la véritable prohibition de l'inceste, c'est en fait l'inceste père-fille. Et si Œdipe commet un acte absolument horrible, ce n'est pas parce qu'il y a prohibition sociale ou culturelle de l'inceste mère-fils, mais parce qu'un tel événement est absolument inconcevable. Il est donc vrai que la prohibition de l'inceste joue un rôle culturel incontestable; elle permet l'exogamie, les mélanges... Cela montre bien la complexification de la connaissance humaine et de l'être humain. Que sommes-nous? Nous avons, bien entendu, un héritage génétique, mais nous possédons ces gènes qui nous possèdent. Ceux-ci nous permettent en même temps d'avoir un cerveau, un esprit, etc. Avec les progrès de la biologie, nous sommes même capables de contrôler nos gènes! Finalement, nous sommes devenus plus puissants que ces gènes. Nous savons que ce sont nos expériences et nos cultures qui permettent l'expression de certains gènes

ou l'inhibition de certains autres. Nos expériences vécues singularisent notre destin. Il est évident que chaque enfant peut réagir d'une façon absolument différente aux coups du sort. L'enfance n'est pas seulement faite de jeux et de rigolades, mais d'une série d'expériences tragiques, absolument tragiques. Des expériences qui handicapent pour la vie ou, au contraire, qui renforcent.

Boris Cyrulnik. — En parlant de naissances, au pluriel, de l'homme, vous m'avez convaincu. Dans notre petit groupe où des anthropologues, des biologistes, des vétérinaires, des psychologues travaillent, observent, manipulent et réfléchissent ensemble, nous avons proposé le terme de « gradient », mais votre expression de « naissances de l'homme » me paraît jolie et concluante. Il est vrai que la notion de gradient, piquée à la biologie et rendue ici plus littéraire, permet de dire que les naissances dans le monde vivant commencent avant l'homme. Les plantes sont par exemple soumises au contexte, elles ont des racines et doivent pomper l'oxygène, le soleil, l'eau. Dans un contexte de mammifère, le premier gradient de liberté biologique, c'est la graisse. Ainsi, dès l'instant où un être vivant peut stocker dans son propre corps l'énergie qui va lui permettre de se déplacer, il échappe à l'immédiateté des stimulations du contexte : il a un premier degré de liberté biologique. Le deuxième degré de liberté biologique est l'homéothermie, c'est-à-dire que la température interne reste stable quand la température du monde extérieur varie. À ce moment, l'animal ou l'être vivant possède un moyen de rester lui-même et d'échapper encore plus aux variations de la température. Le troisième degré de liberté biologique dont vous avez parlé, c'est le rêve, le sommeil paradoxal, « le récipient biologique à rêves » — puisque l'on ne sait pas encore ce que les